

Louis-Jean Calvet
Jean Véronis

Les Mots de Nicolas Sarkozy

Éditions du Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

Moi, je

Omniprésence, hyperprésidence... Les mots ne manquent pas pour qualifier le style du nouveau président. Le contraste est d'autant plus saisissant que Jacques Chirac était plutôt économe de sa parole, au point qu'on l'avait dit absent. Nicolas Sarkozy, lui, est partout, parle sans cesse, remue et s'agite comme s'il était toujours en campagne. Le très respectable *Guardian* est allé jusqu'à le surnommer le « *Lapin Duracell* » de la politique, et un quotidien roumain a écrit que, comme Ceauçescu, on entendait sa voix même en branchant le fer à repasser...

Toujours à la recherche d'une caméra ou d'un micro, il semble perpétuellement se mettre en scène. Bien des commentateurs y ont vu une forme de mégalomanie, et en tout cas un narcissisme exacerbé. Si c'est le cas, comment cela se traduit-il dans sa parole ?

L'usage du pronom *je*

Sur l'ensemble de ses discours de campagne, Nicolas Sarkozy utilise le pronom *je* environ 17 fois pour 1 000 mots. C'est beaucoup : le général de Gaulle, dont on a pourtant, à l'époque, beaucoup critiqué la vision personnelle du pouvoir, utilisait le pronom *je* en moyenne 6 à 7 fois pour 1 000 mots dans ses discours¹. Mais pour être tout à fait justes, il nous faut aller plus loin dans l'analyse. Notre collègue

1. Voir Damon Mayaffre, *Paroles de président*, op. cit.

Damon Mayaffre a fait remarquer que le discours politique s'est fortement personnalisé dans les dernières décennies : Georges Pompidou utilise *je* 12 fois pour 1 000 mots, Valéry Giscard d'Estaing 15 fois, et François Mitterrand bat tous les records d'égotisme avec 24 *je* pour 1 000 mots, et même jusqu'à 26 dans la dernière année de son « règne » (1994-1995)¹. Jacques Chirac revient à un niveau légèrement plus humble de 18 pour 1 000. Mesuré à l'aune du seul pronom *je*, le narcissisme sarkozien est donc relatif.

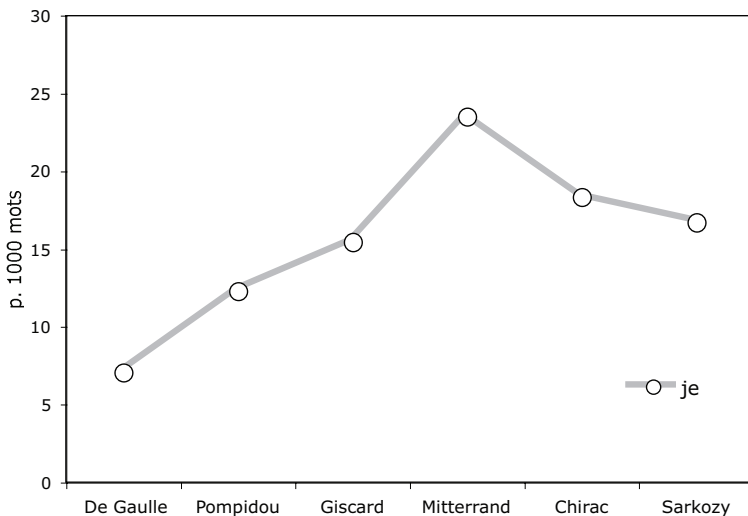


FIGURE 12. LE PRONOM *JE* SOUS LA V^e RÉPUBLIQUE

Au demeurant, Ségolène Royal n'est pas en reste, puisque celle qu'on a parfois présentée comme la fille spirituelle de Mitterrand a utilisé *je* 18 fois pour 1 000 mots pendant la campagne, battant donc d'une courte tête son rival (**figure 13**). François Bayrou utilise lui aussi *je* environ 17 fois pour 1 000 mots, c'est-à-dire à peu près autant que Nicolas Sarkozy. En comparaison, Jean-Marie Le Pen apparaît d'une incroyable modestie, puisqu'il utilise le pronom de la première personne seulement un peu plus de 4 fois pour 1 000 mots, moins que

1. *Ibid.*

le général de Gaulle et moins que les orateurs de la III^e République. L'image du leader charismatique et le culte de la personnalité dont le président du Front national fait (faisait ?) l'objet ne se reflète donc pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser, dans sa propre mise en avant dans ses propos, pas plus que le pouvoir personnel reproché au général de Gaulle ne s'illustre dans les siens (là s'arrête évidemment la comparaison).

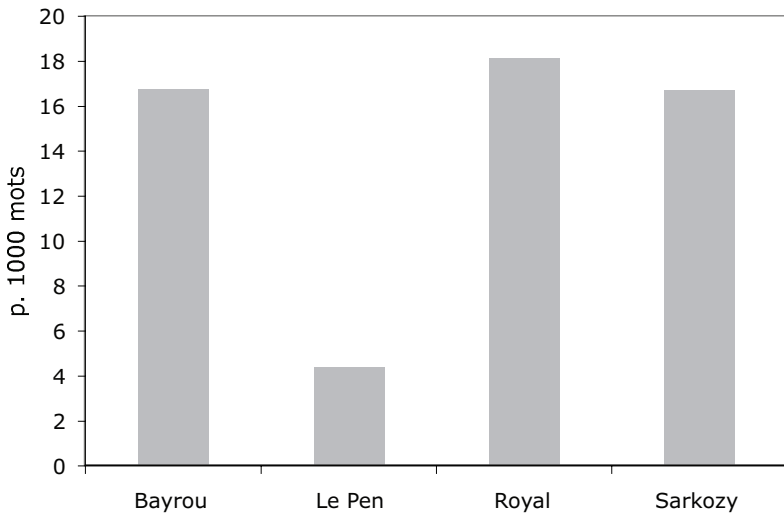


FIGURE 13. LE PRONOM *JE* PENDANT LA CAMPAGNE

Je, nous, vous

D'où vient alors cette impression d'égotisme extrême qui se dégage du discours de Nicolas Sarkozy ? Que le lecteur nous pardonne de pousser encore plus loin l'analyse, mais les mots apparaissent rarement tout seuls, et l'impact que produit chacun dépend largement de son contexte et de ses voisins. Deux facteurs cachés changent la donne.

Tout d'abord, les personnes s'opposent et contrastent les unes par rapport aux autres. Le *je*, qui marque l'implication personnelle de l'orateur, s'oppose au *nous* et au *vous* collectifs. La grammaire scolaire nous a appris qu'il y avait trois personnes en français (*je, tu, il/elle*) ou six (avec les pluriels *nous, vous, ils/elles*), mais cette division, morphologique, reflète mal les catégories conceptuelles de la communication. *Je/nous/vous* (le *tu* n'apparaît pas dans le discours politique) sont les personnes de l'*interlocution*, c'est-à-dire qu'elles mettent en prise directe l'orateur et ses auditeurs, tandis que *il(s)/elle(s)* représentent une personne tierce, une personne de *délocution*, hors du champ de la situation de communication.

Si l'on prend en compte les proportions relatives de ces trois pronoms de l'interlocution, *je, nous, vous*, chez les principaux candidats, l'image se modifie radicalement. Ainsi, par exemple, Ségolène Royal utilise *je* un peu plus souvent que Nicolas Sarkozy dans l'absolu, mais celui-ci utilise moins de verbes aux formes de l'interlocution. En revanche, lorsqu'il le fait, c'est le *je* qui est de très loin prépondérant. Le *nous* et le *vous* apparaissent peu dans son discours, et c'est certainement en très grande partie ce qui crée le sentiment d'égotisme qui s'en dégage. L'interlocution, c'est moi, pourrait-on dire dans son cas.

Les affinités peuvent se représenter de façon graphique à l'aide d'une carte, par une méthode appelée analyse factorielle des correspondances¹ (**figure 14**). La technique est un peu compliquée à expliquer en quelques lignes, mais on peut lire le diagramme de façon intuitive : *grosso modo*, plus les bulles sont grandes, plus l'élément est fréquent ; plus elles sont proches, plus les éléments sont similaires.

On voit que si Nicolas Sarkozy est fortement associé au *je*, Ségolène Royal se distingue, quant à elle, par l'utilisation préférentielle du *vous*, ce qui correspond assez bien au côté « participatif » de sa campagne, tandis que François Bayrou affectionne le *nous*, de façon quelque peu paradoxale, puisque le *nous* était jusqu'ici la

1. Voir L. Lebart et A. Salem, *Statistique textuelle*, Dunod, 1994, 344 p. (épuisé, mais téléchargeable gratuitement sur <http://egsh.enst.fr/lebart/ST.html>)

forme prototype du discours de gauche (« *nous les travailleurs, les socialistes, les communistes, etc.* ») et plus largement du discours « collectif ». Il est par exemple à noter que les chansons politiques utilisent beaucoup la première personne du pluriel, souvent à l'impératif : « *Allons enfants de la patrie* », « *C'est la lutte finale, groupons-nous...* », « *Quand nous chanterons le temps des cerises...* ». Mais les temps ont changé, le mur de Berlin a été abattu, emportant sans doute bien des repères linguistiques sur son passage comme nous aurons l'occasion de le voir en d'autres occasions dans la suite de ce livre.

Enfin, Jean-Marie Le Pen se distingue à nouveau de ses concurrents, en n'utilisant qu'assez peu les personnes de l'interlocution. Il affectionne la délocution. Il parle des autres : le système, qu'il dénonce, ses concurrents, qui mentent, les Français (le « peuple ») qu'il fait parler à travers sa bouche.

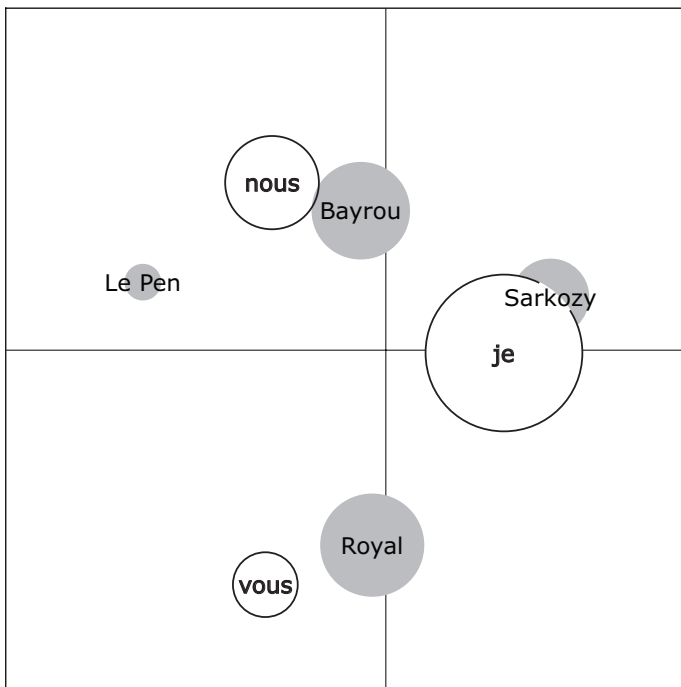


FIGURE 14. LES DIFFÉRENTES PERSONNES DANS LES DISCOURS

Les verbes modaux

Un autre facteur entre également en jeu pour compléter notre perception des personnes dans le discours. Les pronoms, c'est un peu une lapalissade, se combinent avec des verbes... Dire « je veux que » ou « il faut que » n'est pas équivalent du point de vue communicationnel. Si l'on examine par une méthode analogue à la précédente les affinités entre les candidats et les verbes « modaux » *vouloir*, *falloir*, *pouvoir* et *devoir*, qui servent à exprimer le rapport entre le locuteur et son énoncé, on obtient la carte de la **figure 15**.

On voit que Sarkozy *veut*, tandis que pour Ségolène Royal *on doit* et pour François Bayrou *on peut* (ou le plus souvent *on ne peut pas* ou *on ne peut plus*) et *il faut*, formule qu'il partage avec Jean-Marie Le Pen. Ce dernier reste à nouveau à l'écart du système rhétorique

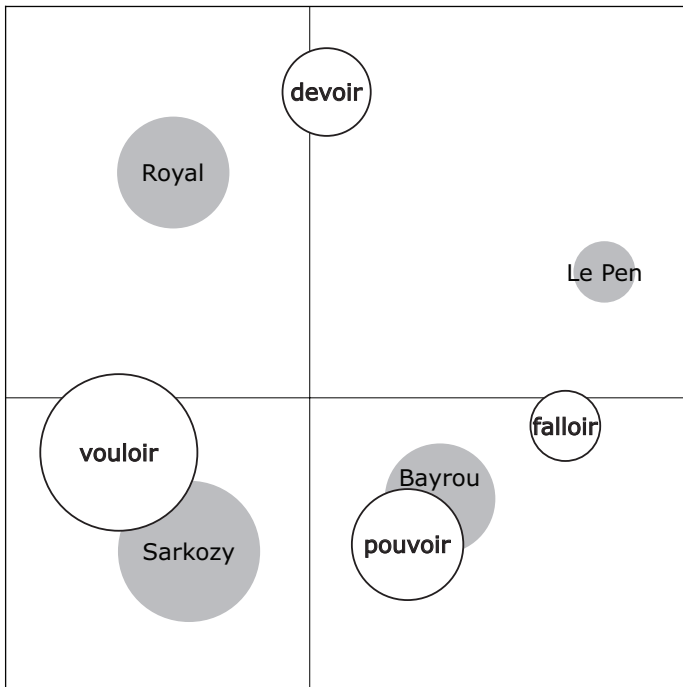


FIGURE 15. PRINCIPAUX VERBES MODAUX

des autres candidats. Il est ailleurs. Son discours n'explique pas ce qu'il veut faire, ni ce qu'on peut ou doit faire. Sa posture politique est construite sur la dénonciation de l'existant (de l'« établissement » et du « système »), et son usage des pronoms personnels laisse entendre qu'il n'a jamais vraiment envisagé de venir aux affaires, d'être élu.

**QUELQUES EXEMPLES TYPIQUES
D'UTILISATION DES VERBES MODAUX
CHEZ LES PRINCIPAUX CANDIDATS**

François Bayrou

Il faut que la France prenne un autre chemin.

Il faut que l'État soit légitime.

Il faut que l'Europe soit l'affaire des citoyens européens.

On ne peut pas continuer comme cela.

On ne peut plus continuer dans la guerre civile ridicule et sourde d'une moitié du pays contre l'autre.

On ne peut laisser l'Université en l'état actuel.

Ségolène Royal

La France doit aimer tous ses enfants, d'où qu'ils viennent, où qu'ils aient grandi, dans la diversité de leurs talents.

Le peuple doit se saisir de notre projet présidentiel.

La puissance publique doit assumer ses responsabilités.

L'inventivité des entrepreneurs doit être reconnue, mais la dignité du travail doit être respectée.

La France doit travailler plus en donnant d'abord du travail à tous.

Jean-Marie Le Pen

Oui, il faut rompre, changer !

Il faut dire la vérité aux Français.

Il faut avoir le courage de regarder les réalités en face.

Il faut le dire, la France ne sait plus mettre de limite, ni aux enfants, ni à l'immigration, ni au commerce.

Pour que le peuple s'en sorte, il faut sortir les sortants.

Nicolas Sarkozy

Je veux remettre la politique à l'endroit.

Je veux tourner le dos à une politique qui explique que ce qui est nécessaire est impossible.

Je veux regarder en face la question de l'immigration.

Je veux rendre au travail sa valeur morale et sa capacité d'émancipation.

Je veux rendre au travailleur la première place dans la société.

Au final, les chiffres confirment donc (si on sait les interpréter), le caractère éminemment autocentré du discours sarkozien. Monopolisation du *je* dans l'interlocution, modalisation fondée sur l'expression de la volonté : la formule *je veux* (dont on pourrait sans doute tirer quelques fils psychanalytiques...) condense toute son attitude discursive. Il l'utilise 3 fois plus que François Bayrou et Ségolène Royal, et 164 fois plus que Jean-Marie Le Pen, mais la formule est quasiment absente des discours de ce dernier (**figure 16**).

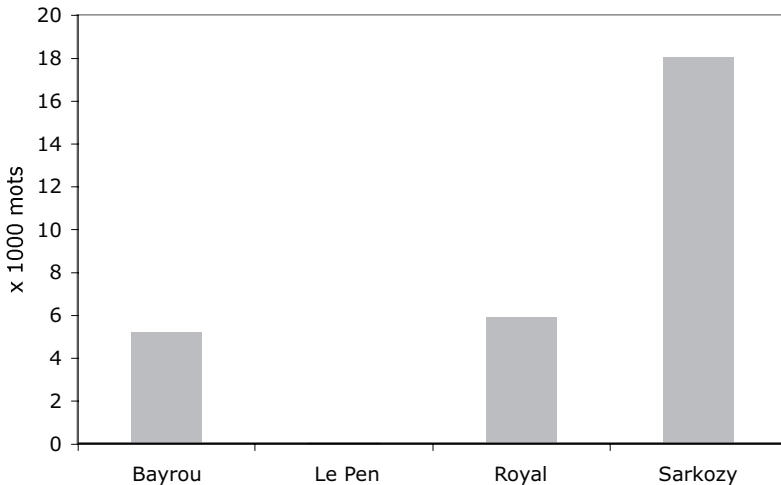


FIGURE 16. FRÉQUENCE DE LA FORMULE « JE VEUX »

Sans grande surprise, nous constaterons que le verbe *vouloir* est une caractéristique des discours dus à Henri Guaino. Les autres plumes affectionnent, quant à elles, le verbe *devoir* (figure 17)...

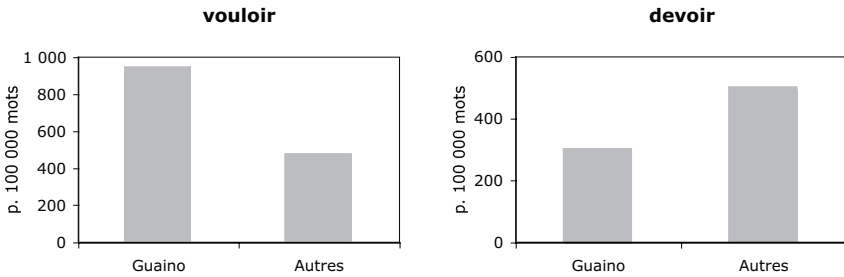


FIGURE 17. VOULOIR ET DEVOIR CHEZ LES PLUMES DE SARKOZY

Au cours de son discours d'intronisation du 14 janvier 2007 à la Porte de Versailles, Nicolas Sarkozy a martelé 27 fois la formule « *Je veux être le président* ». Au total, il l'a prononcée 147 fois de janvier à mai 2007... Cette phrase qui résume le vœu que le candidat avait formé, paraît-il, depuis son plus jeune âge, constitue en quelque sorte un résumé de toute sa rhétorique de campagne.

Dans l'ouvrage qu'elle a consacré à sa campagne (*L'Aube le soir ou la nuit*), Yasmina Reza compare parfois le futur président à un enfant :

En l'observant à la mairie de Palavas-les-Flots écouter celui qui introduit son allocution, j'ai l'impression de voir un petit garçon.

Quand je dis dans son entourage qu'il a l'air d'un enfant, on me regarde avec stupeur...

Un petit garçon, un enfant : ces formules peuvent surprendre. Pourtant l'usage que Sarkozy fait du *je*, ou du *je veux*, les confirme en partie, et l'on se prend à penser à un gamin qui trépigne en hurlant *je veux ! je veux pas !...*

**DISCOURS DE NICOLAS SARKOZY
À LA PORTE DE VERSAILLES (14 JANVIER 2007)**

Je veux être le président d'une République qui dira aux jeunes :
« Vous voulez être reconnus comme des citoyens à part entière
dès que vous devenez majeurs... »

Je veux être le président d'une République qui dit à la jeunesse :
« Tu reçois beaucoup, tu dois donner aussi de toi-même... »

Je veux être le président d'une France qui remettra le travailleur
au cœur de la société.

Je veux être le président de l'augmentation du pouvoir d'achat.

Je veux être le président du peuple qui a bien compris que les
RTT ne servent à rien si on n'a pas de quoi payer des vacances à
ses enfants.

Je veux être le président de tous ces Français qui pensent que
l'assistantat est dégradant pour la personne humaine.

Je veux être le président qui s'efforcera de moraliser le capita-
lisme...

Je veux être le président qui va remettre la morale au cœur de
la politique.

Je veux être le président d'une France qui dira aux Européens :
nous voulons l'Europe...

Je veux être le président d'une France qui dira aux Européens :
« Nous ne ressusciterons pas la Constitution européenne... »

Je veux être le président d'une France qui dira aux Européens :
« Nous ne pouvons plus continuer avec une monnaie unique sans
un gouvernement économique... »

Je veux être le président d'une France fière de ses régions
d'outre-mer...

Je veux être le président d'une France qui ira dire aux
Européens : « Nous ne pouvons pas continuer à tourner le dos à
la Méditerranée... »

Je veux être le président d'une France qui dira à tous les pays de la Méditerranée : « Sommes-nous condamnés indéfiniment à la vengeance et à la haine ?... »

Je veux être le président d'une France qui proposera d'unir la Méditerranée comme elle a proposé jadis d'unir l'Europe...

Je veux être le président d'une France qui dira aux Européens et aux Africains...

Je veux être le président d'une France qui dira à l'Amérique : « Nous sommes amis... »

Je veux être le président d'une France qui s'adresse à l'Amérique comme un peuple libre à un autre peuple libre...

Je veux être le président d'une France qui ne transigera jamais sur son indépendance ni sur ses valeurs...

Je veux être le président d'une France qui se donnera les moyens d'une défense à la hauteur du rôle éminent qu'elle veut continuer à jouer sur la scène du monde...

Je veux être le président de la France des droits de l'homme...

Je veux être le président d'une France qui dira à tous les hommes : « Nous ne pouvons plus continuer de détruire notre planète... »

Je veux être le président d'une France qui montrera l'exemple au monde d'un pays qui engage sa jeunesse dans l'aide au développement...

Je veux être le président d'une France réunie...

Je veux être le président d'une France qui aura compris que la création demain sera dans le mélange, dans l'ouverture, dans la rencontre...

Je veux être le président d'une France qui incarnera l'audace, l'intelligence et la création...

Je veux être le président d'une France qui ne s'enfermera pas dans son histoire pour échapper à l'avenir, qui ne sera pas un musée, mais qui saura s'adosser à son histoire pour s'élancer vers le futur.

Questions rhétoriques

Les questions des hommes politiques sont rarement de vraies questions qui appellent une réponse par *oui* ou par *non*, ou par un élément d'information. Il faut dire que les situations de communication que sont le discours et l'interview, leurs exercices favoris, ne s'y prêtent guère : lors des discours, la salle n'a pas le loisir de répondre à l'orateur, elle se contente d'applaudir, et dans les interviews, ce sont normalement les journalistes qui interrogent.

Mais Nicolas Sarkozy aime bien inverser les rôles : c'est lui qui pose les questions. Des questions, dites *rhétoriques*, c'est-à-dire qui n'appellent pas de réponse, ou plutôt qui entraînent l'assentiment obligatoire de l'interlocuteur, surtout lorsque ces questions sont posées après une mise en contexte émotionnelle et dramatique.

Lorsqu'il dit par exemple : « *J'ai vu des tas d'ouvriers qui après 36 ans d'ancienneté gagnaient 1 200 euros, qu'est-ce qu'on fait avec 1 200 euros par mois ?* » (*À vous de juger*, 26 avril 2007), il est difficile de ne pas être d'accord avec lui. Lorsqu'il parle de la jeune enseignante poignardée par un de ses élèves à Étampes, et demande : « *Vous croyez vraiment que c'est à l'école de garder un individu qui avait un casier judiciaire à 19 ans en troisième ?* » (*À vous de juger*, 8 mars 2007), il nous faut sans doute nous inter-

roger avec lui. Obtenir l'acquiescement de l'interlocuteur sur les prémisses (qui ne posent pas problème) est une astuce vieille comme le monde pour le mettre en bonne disposition pour accepter les conclusions (qui, elles, méritent discussion).

Si l'on y réfléchit bien, la question ne devrait pas porter sur le diagnostic, mais sur les remèdes... Les questions devraient sans doute être : « *Sachant qu'il est difficile de vivre avec 1 200 euros par mois, la bonne solution est-elle de travailler plus pour gagner plus ?* », « *Sachant qu'il n'est pas raisonnable de garder des délinquants à l'école, la solution est-elle dans les peines planchers pour les mineurs ?* » Le lecteur, quelles que soient ses opinions, admettra sans doute que les questions reformulées ainsi n'entraînent plus une réponse aussi automatique...

LE RENVERSEMENT DES RÔLES

Nicolas Sarkozy renverse les rôles. C'est lui qui pose les questions... Dans *À vous de juger* sur France 2, le 8 mars 2007, par exemple, Arlette Chabot lui demande s'il y aura des franchises sur l'assurance maladie. Sa réponse est une question, comme souvent, dont l'aplomb pourrait laisser penser qu'il n'y a qu'une réponse, celle qu'il induit :

Nicolas Sarkozy – *D'abord, Arlette Chabot, pouvez-vous me dire, y a-t-il une seule assurance qui existe sans une franchise ? Une seule ?*

Arlette Chabot – *Je ne crois pas...*

On voit l'embarras de la journaliste. Elle ne connaît probablement pas la réponse (ce qui est pardonnable), et elle se laisse piéger dans l'acquiescement d'une contrevérité manifeste, puisqu'il existe bel et bien des assurances sans franchise (qui sont évidemment plus chères). Elle aurait pu répondre : « *Je ne sais pas.* » Elle aurait pu aussi faire remarquer qu'elle parlait d'assurance sociale, solidaire, et que Nicolas Sarkozy opérait un glissement sémantique notable puisqu'il parlait d'assurance commerciale qui s'applique d'ordinaire aux véhicules et aux habitations. Elle ne l'a

pas fait non plus. Il ne s'agit pas de mettre en cause Arlette Chabot, dont le métier et l'expérience sont difficiles à nier. Mais justement, si Nicolas Sarkozy, par son pouvoir de séduction, son aplomb et sa machine rhétorique arrive à piéger les plus grandes stars du journalisme, qu'en est-il avec des journalistes moins expérimentés, comme il doit s'en trouver chaque jour dans la presse et les médias qui l'interrogent¹ ?

Tous les politiques pratiquent cet artifice, mais Nicolas Sarkozy y excelle. On voit sur la **figure 18** qu'il est celui des quatre grands candidats qui a le plus utilisé les questions dans ses discours de campagne : 20 % de plus que Ségolène Royal et Jean-Marie Le Pen, pas loin du double de François Bayrou.

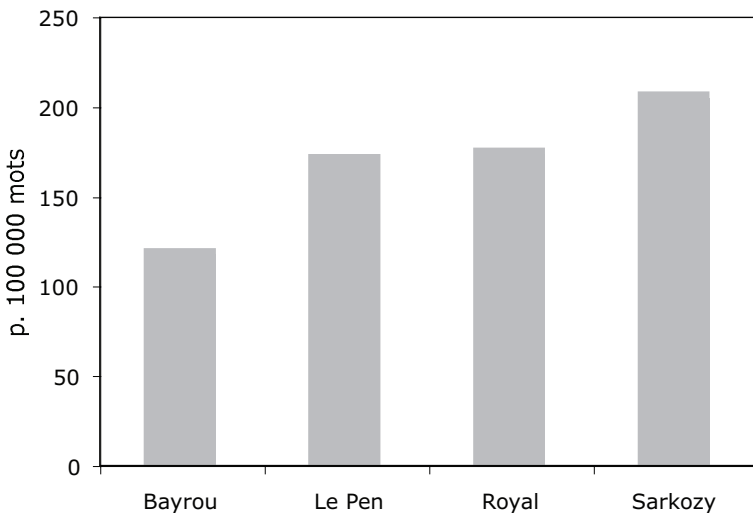


FIGURE 18. LES QUESTIONS PENDANT LA CAMPAGNE

Nous risquons sans doute de devenir lassants, mais nous devons faire remarquer que ce penchant pour les questions rhétoriques apparaît préférentiellement dans les discours où Henri Guaino a posé

1. Notez que cela est évidemment une question rhétorique...

sa plume. Les discours écrits par les autres plumes sont très sages en la matière, se situant à un niveau à peu près identique à celui de Ségolène Royal et Jean-Marie Le Pen.

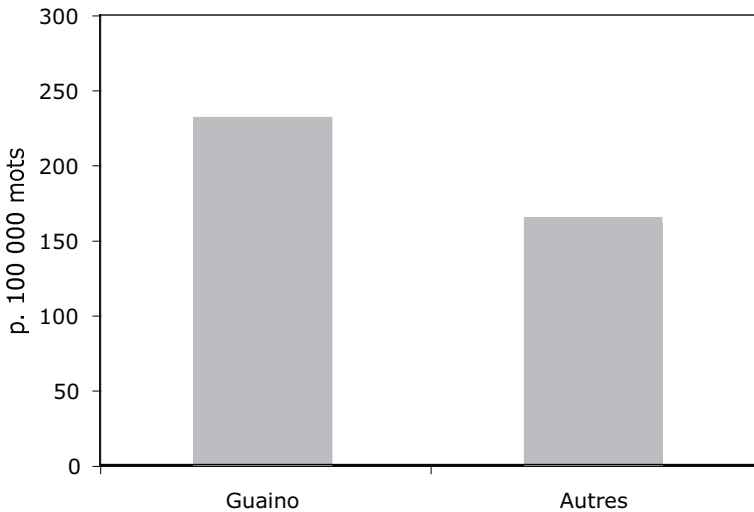


FIGURE 19. LES QUESTIONS SELON LES PLUMES

Il est assez intéressant de constater que, sur ce point, son art oratoire personnel coïncide exactement avec celui d'Henri Guaino. Car, si les questions rhétoriques sont nombreuses sous la plume de ce dernier, elles sont aussi fortement présentes dans l'oral spontané de Nicolas Sarkozy, notamment dans ses interviews, comme on en a vu des exemples à l'instant.

Tous les scénaristes le savent : les dialogues sont meilleurs quand on connaît l'acteur qui va les dire. Henri Guaino a su, tout au long de la campagne, s'adapter à son « acteur », exploiter ses talents, développer les procédés qui « marchent » et abandonner ceux avec lesquels le candidat était mal à l'aise. Le journal *Le Monde* (10 février 2007) décrit cette synergie entre les deux hommes :

L'écriture se fait également en duo. Guaino écrit, toute la nuit s'il le faut. Fait appel à sa mémoire pour retrouver les citations

de figures de la gauche, qui agacent tant le PS et le PCF. Recherche sur le site internet de l'office universitaire de recherche socialiste celles qu'ils auraient oubliées. Puis il envoie son texte au candidat, chapitre par chapitre, qui le rature, impose le rythme, le phrasé.

On voit ainsi sur la **figure 20** que la proportion de questions a été multipliée par trois dans ses textes de septembre 2006 à mai 2007. L'art de la question atteint son paroxysme lors du discours de Dijon, le 23 avril 2007, avec la fameuse question « *Pourquoi tant de haine ?* », répétée 46 fois, et à laquelle les réponses étaient elles-mêmes formulées sous forme de questions : au total, une suite de 165 questions consécutives. Un record.

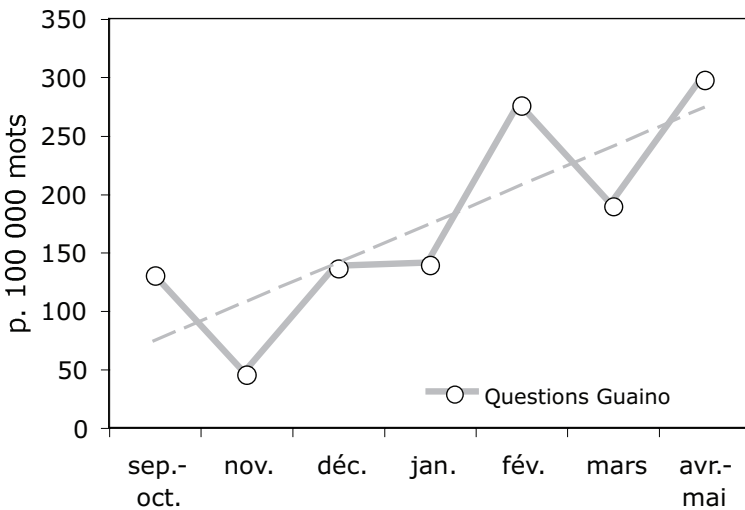


FIGURE 20. PROGRESSION DES QUESTIONS
DANS LES DISCOURS D'HENRI GUAINO

**DISCOURS À DIJON
(23 AVRIL 2007)**

Pourquoi tant d'attaques personnelles, pourquoi tant de violence, pourquoi tant de haine ?

Oui, pourquoi tant de haine ? Parce que je parle de la France ? De son identité ? De ses valeurs ? Parce que ce sont devenus des gros mots ?

***Pourquoi tant de haine ?** Parce que je dis que dans l'identité française il y a des valeurs qui ne sont pas négociables ? Parce que je dis que l'égalité de la femme et de l'homme ce n'est pas négociable ? Parce que je dis que la laïcité ce n'est pas négociable ? Parce que je dis que la liberté de conscience ce n'est pas négociable ? Parce que je dis que le refus de la polygamie, de l'excision, du mariage forcé ce n'est pas négociable ?*

***Pourquoi tant de haine ?** Parce que je n'accepte pas la repentance ? Parce que je ne veux pas qu'on demande aux enfants d'expier les fautes supposées de leurs pères ? Parce que je considère que la France n'a pas à avoir honte de son histoire ? Parce que je dis que la France n'a pas inventé la solution finale, ni commis de génocide et qu'elle est le pays au monde qui a le plus fait pour la liberté des hommes ?*

***Pourquoi tant de haine ?** Parce que je dis que tous les Français n'étaient pas pétainistes ? Que des mères ont caché des enfants juifs au milieu de leurs propres enfants ? Que des Résistants sont morts dans les maquis ?*

***Pourquoi tant de haine ?** Parce que je dis que tous les colons n'étaient pas des exploiters, que beaucoup d'entre eux avaient passé leur vie à bâtir, à soigner, à éduquer, à cultiver un morceau de terre aride pour en tirer de quoi faire vivre leur famille et parce que je dis qu'ils étaient respectables ?*

***Pourquoi tant de haine ?** Parce que je dis que si la France a une dette morale c'est envers eux, auxquels un jour on n'a donné le choix qu'entre la valise et le cercueil et qui ont tout perdu ?*

***Pourquoi tant de haine ?** Parce que je dis que si la France doit une compensation, c'est aux supplétifs d'Indochine et aux harkis*

qu'elle la doit, eux qui ont tout perdu pour l'avoir servie ? Parce que je dis que cette dette de la France à leur égard est une dette d'honneur ?

Pourquoi tant de haine ? *Parce que je dis cette vérité d'évidence que pour un Français haïr la France c'est se haïr lui-même ? Parce que je dis que ce que nous avons à offrir à ceux qui veulent devenir français c'est la fierté d'être français et de prendre en partage l'identité française ?*

Pourquoi tant de haine ? *Parce que je dis que la France ne demande qu'une seule chose à ceux qu'elle accueille, c'est qu'on l'aime et qu'on la respecte, ce qui est bien la moindre des choses ?*

(...)

Pourquoi tant de haine ? Eh bien je vais vous le dire. D'abord parce qu'il y a les voyous, les trafiquants, les fraudeurs, les caïds, les bandes qui veulent faire leurs petites affaires tranquillement, qui veulent pouvoir frauder, racketter, trafiquer sans être dérangés. Il y a les casseurs qui veulent pouvoir casser en toute impunité. On n'est pas populaire parmi les voyous quand on veut faire respecter partout les lois de la République.

Le mythe de la parole muselée

Dire la vérité aux Français : ce leitmotiv parcourt la vie politique française depuis bien longtemps. On se souvient de Michel Rocard et de son « parler vrai » ou de Jean-François Copé, qui promettait dans un livre d'« arrêter la langue de bois ». Rien d'étonnant, donc, à ce que Nicolas Sarkozy s'approprie également le thème. Mais d'ordinaire, il s'agit surtout de dénoncer des manipulations supposées des chiffres : le chômage est plus important que le gouvernement ne veut bien le dire, la dette plus abyssale qu'on ne le croit, les immigrés plus nombreux qu'on ne l'avoue, et ainsi de suite.